

Les guerriers de l'Ailleurs

De la croisade philhellène aux guerres lointaines du XIX^e siècle

Hervé Mazurel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/376>

DOI : [10.4000/elh.376](https://doi.org/10.4000/elh.376)

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 53-62

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Hervé Mazurel, « Les guerriers de l'Ailleurs », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/376> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.376>

Tous droits réservés

Les guerriers de l'Ailleurs

De la croisade philhellène aux guerres lointaines du XIX^e siècle

*Le grand objet de la vie est la sensation.
Sentir que nous existons, fût-ce dans la douleur.
C'est ce « vide important » qui nous pousse au
jeu – à la guerre – au voyage – à des actions
quelconques mais fortement senties, et dont
le charme principal est l'agitation qui en est
inséparable¹.*

Lord Byron

LORSQUE ÉCLATA, au printemps 1821, la révolte des Grecs contre le joug turc, l'événement suscita aussitôt en Europe et outre-Atlantique un vaste et puissant mouvement de compassion, de solidarité et d'enthousiasme. Loin d'être perçue au sein des opinions occidentales comme une simple affaire entre Grecs et Turcs, son irruption libéra spontanément et pendant près d'une décennie un flot de paroles inouï et des récits émus,

sinon des pleurs sincères, somme toute étonnants pour des faits qui auraient dû paraître lointains à l'époque. Au vrai, l'Occident vibrait dans ses fondations. Le choc avait retenti au plus profond.

Bien sûr, maintes raisons à cela. La Grèce, en premier lieu, n'était pas une contrée comme les autres. Pour tous, elle était la terre matricielle, le lieu-origine, le berceau même de l'Occident. Par-delà les différences nationales, elle était, avec Rome, un lieu de mémoire partagé. D'autant que plusieurs décennies de goût néoclassique, sous l'impulsion de Winckelmann, avaient partout diffusé l'idéal de beauté grec, modèle indépassable et pourtant le seul à imiter. Or, de cette terre sacrée, c'était une évidence, on devait effacer la « souillure » d'une présence musulmane pluriséculaire. L'heure était non seulement à la régénération des Grecs, mais à la reconquête et à la guerre renou-

Hervé Mazurel, Université Toulouse-II Le Mirail.

1. George Gordon Byron, *Lettres et journaux intimes*, édité. Leslie A. Marchand, trad. Jean-Pierre Richard et Paul Bensimon, A. Michel, 1987, « Lettre à Annabella Milbanke », 6 sept. 1813, p. 402.

velée de la Croix et du Croissant. Ainsi, le « mythe de croisade² » faisait retour, une fois encore, dans toute sa force plastique et sa puissance mobilisatrice. Doté d'une pareille épaisseur historique, ce conflit lointain prit donc pour les Occidentaux les couleurs d'un événement proche, sinon intime. Et devint en quelque sorte sursignifiant.

Le sûr est que la guerre des Grecs et des Turcs brouillait les cartes tant du jeu politique que des goûts esthétiques. Si, au début des années 1820, les libéraux avaient voulu voir dans l'insurrection grecque l'ultime espoir de leur cause partout défaite – hormis en Amérique latine –, les forces réactionnaires étaient demeurées quant à elles dans l'ambiguïté. Elles peinaient à soutenir la cause du sultan et de l'Islam turc, quand bien même le premier était un souverain légitime et le second, le garant occasionnel de l'ordre de Vienne. Mais, au fil des ans, la ligne de pente sur la question grecque fut celle d'un progressif dépassement des antagonismes traditionnels transformant bientôt le philhellénisme en un phénomène politique transversal et paneuropéen³. Par ailleurs, si l'idée philhellène puisa largement à l'origine dans l'esthétique néoclassique, les curiosités antiquaires et les fantasmes régénérateurs, elle s'enrichit, à mesure que le romantisme vint ébranler les goûts et les codes, d'autres héritages, d'autres mémoires et

d'autres tropismes. Au goût des ruines, à l'appel méditerranéen et à l'idéal grec de beauté vinrent s'ajouter le goût romantique du Moyen Âge, la mythique des croisades et, surtout, l'attrait grandissant de l'Orient. De sorte que, à l'heure où survint le conflit, le philhellénisme constitua une sorte de précipité culturel hybride et improbable faisant s'affronter autant que se mêler néoclassicisme et romantisme. Tandis que les *Messéniennes* du libéral Casimir Delavigne joignaient la référence classique à celle des croisades, Byron et Delacroix se réappropriaient la Méditerranée et faisaient jaillir une autre Antiquité, plus archaïque, vivante et crue. Par là d'ailleurs, romantisme et libéralisme accélèrent leur rapprochement. Ajoutons qu'en ces temps de nostalgie et d'ennui, d'après les grandes épopées héroïques, cette guerre en Grèce alimentait les rêveries d'évasion et d'aventures. Car, sous les couleurs de l'Orient, elle offrait l'espace d'un Ailleurs fascinant. Tout, en définitive, faisait d'elle une Matière qui parlait aux imaginations.

Et si la plupart des philhellènes ne s'en allèrent pas combattre sur le théâtre des opérations, se contentant d'animer les associations et comités qui se multiplièrent pendant près d'une décennie dans toutes les villes d'Europe et des États-Unis pour apporter aux insurgés vêtements, nourriture, armes et aide financière⁴, il s'en trouva quelques

2. Alphonse Dupront, *Le Mythe de croisade*, Gallimard, 1997.

3. Voir *Revue germanique internationale*, n° 1-2, Michel Espagne, Gilles Pécout (dir.), *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, 2005.

4. Voir Denys Barau, *La Cause des Grecs. Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, H. Champion, 2009.

centaines – sans doute un peu plus de mille deux cents – pour s'ébranler vers l'Orient et risquer leur vie auprès des Grecs. Parmi eux, Allemands, Français, Britanniques et Italiens étaient les plus nombreux. Toutes les nations d'Occident avaient cependant donné des volontaires à la cause. À l'instar des Français Adolphe Perrot⁵ ou Maurice Persat⁶, se trouvaient d'abord dans leurs rangs quantité de vétérans, démobilisés après Waterloo et souvent incapables de retourner à la vie civile. S'y rencontraient notamment nombre d'individus mêlés aux complots libéraux, républicains et bonapartistes du temps, exilés, recherchés, parfois condamnés à mort. Ainsi de Santorre di Santarosa⁷, l'un des chefs de la récente insurrection piémontaise de 1820 rudement réprimée, ou du colonel Fabvier⁸, animateur de la Charbonnerie française et mêlé au complot des quatre sergents de La Rochelle.

Outre ces hommes d'expérience figuraient également maints représentants de la jeunesse romantique. Hormis ceux qui avaient trouvé à combattre durant les dernières années de cette longue séquence guerrière⁹, la grande majorité des jeunes

appartenait à cette génération romantique demeurée comme le disait Vigny « entre le rêve et l'écho des batailles¹⁰ ». Beaucoup étaient de ces enfants de soldats conçus entre deux campagnes par des pères volontiers héroïsés qui n'avaient fait qu'apparaître avant de repartir au front¹¹. À l'image de William Humphreys ou d'Élias Garel, ils avaient grandi dans les bruits des combats et les clameurs de gloire. Aussi avaient-ils passé leur jeunesse à se préparer pour la guerre, laquelle était pour eux l'état naturel de l'Europe. Après Waterloo, qui signifia la soudaine éclipse des champs de bataille, nul ne voulait ainsi croire parmi eux au calme durable de la paix et se satisfaire d'une vie feutrée, paisible et calculée. Montaient irrésistiblement chez ces jeunes gens désœuvrés, frustrés dans leurs ambitions et leurs rêves d'héroïsme, la nostalgie de la grande épopée et le désir de l'échappée belle.

La révolte des Grecs vint donc à point nommé. À l'heure de ce « grand ennui », tôt diagnostiqué par Schopenhauer¹², elle offrait l'occasion d'un soudain enthousiasme. Au vide, au creux et à l'inaction répondait un événement plein, saturé de

5. Adolphe Perrot, *Relation d'un voyage en Grèce, pendant les années 1826 et 1827*, Bordeaux, 1827.

6. Maurice Persat, *Mémoires du commandant Persat*, édit. Gustave Schlumberger, Plon-Nourrit, 1910.

7. Santorre di Santarosa, *Lettere dall'esilio (1821-1825)*, édit. Antonino Olmo, Rome, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1969.

8. Antonin Debidour, *Le Général Fabvier. Sa vie militaire et politique*, Plon-Nourrit, 1904.

9. Voir Maxime Raybaud, *Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'Indépendance*, Paris, 1825.

10. Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaires* [1835], Librairie générale française (Le Livre de poche), 1965, p. 22.

11. Voir bien sûr Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle* [1836].

12. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* [1819], trad. A. Burdeau, Presses universitaires de France, 2003, § 58.

sens, ouvert aux projections les plus folles et multipliant les nobles raisons d'agir¹³. Aussi retrouve-t-on dans les mobiles de ces engagés volontaires tous les prismes à travers lesquels la guerre gréco-turque avait été interprétée. Le jeune libéral François-Blaise Schack s'embarqua pour la Grèce afin de « visiter la patrie de Miltiade et d'Aristide », que tant de fois, écrit-il, il avait « sur les bancs des écoles [...] parcourues par la pensée¹⁴ ». Voyager en Grèce, c'était, pour lui comme pour bien d'autres, voyager dans le temps. Dans une lettre à ses amis datée de juillet 1822, le philosophe allemand Christian Müller expliquait ainsi son départ et sa ferveur : « Je veux, en combattant et en mourant, s'il le faut, pour [les Grecs], leur témoigner ma reconnaissance pour les sentiments nobles et élevés que leurs ancêtres m'ont inspirés¹⁵. » Désireux de faire revivre l'idéal grec de la « belle mort¹⁶ », il présentait son engagement, à l'instar de beaucoup d'autres, sous le signe de la dette historique à l'égard des Anciens, comme un acte mémoriel et un témoignage généreux de gratitude. Le don

historique des Grecs à l'Europe – c'était là l'un des grands thèmes du philhellénisme – obligeait à la réciprocité, à un contre-don lui-même historique : le retour de la liberté et de la civilisation sur la terre même qui les avait vues naître. Reste que l'appel de la croisade et « le besoin de l'agir sacré¹⁷ » pesèrent non moins lourdement dans l'engagement de ces hommes. En 1821 et 1822, l'on vit ainsi dans le port de Marseille nombre de jeunes Allemands, arrivés à pied après une longue route, s'embarquer pour l'Orient une « croix de drap rouge ou d'or¹⁸ » sur la poitrine. Cette référence directe aux croisés et à la dimension néomédiévale de leur geste était d'ailleurs partagée par de très nombreux volontaires. Elle était sensible tant chez le pieux Jonathan Miller, originaire de l'Ohio, qui voyait dans son aventure grecque une épopée de Dieu tournée contre l'existence des « mécréants¹⁹ », que dans la lecture passionnée des cinquante-deux volumes de Walter Scott que l'Écossais Franck Abney Hastings avait emportés avec lui en mer Égée²⁰. Bref, l'antique et le chré-

13. « L'insurrection de la Grèce, qui dans toutes les circonstances eût été un événement des plus remarquables, ne pouvait que recevoir un nouvel éclat de l'époque peu fertile en événements où on la vit commencer. », Philippe Jourdain, *Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce*, Paris, Brissot-Thivars, 1828, p. xi.

14. François-Blaise Schack, *Campagne d'un jeune Français en Grèce*, Paris, F. Didot, 1827, p. 5-6.

15. Christian Müller, *Voyage en Grèce et dans les îles ioniennes*, Paris, P. Persan, 1822, p. 27.

16. Voir Jean-Pierre Vernant, *La Mort héroïque chez les Grecs*, Pleins Feux, 2001.

17. Alphonse Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages : images et langages*, Gallimard, 1987, p. 23.

18. Archives nationales, F7 6722, dossier 44.

19. Jonathan Peckham Miller, *The Condition of Greece in 1827 and 1828*, New York, Harper, 1828.

20. George Finlay, « Biographical Sketch of Frank Abney Hastings », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. 58, n° 360, oct. 1845, p. 496-520.

rien s'épaulaient, à force presque égale, dans le mélange des motifs qui poussèrent ces hommes à secourir les Grecs. Ainsi, jeunes et vieux, ennemis d'hier, tous ou presque brûlaient d'une même ardeur pour la cause.

On ne saurait toutefois mésestimer le poids de la présence de Lord Byron parmi eux. À bien y regarder, dans l'histoire du philhellénisme combattant, tout, au fond, commence avec Byron et revient à lui. Car, bien avant qu'il n'arrive en Grèce, à la fin de l'année 1823, l'aventure des philhellènes européens était déjà lue au prisme des fictions byroniennes. On voulait voir en ces derniers des héros tout droit sortis des *Contes orientaux*²¹. Eux-mêmes, à l'instar des jeunes William Humphreys²² ou William Whitcombe²³, se montraient désireux d'incarner pareilles figures littéraires et mettaient savamment en scène ce désir mimétique. D'ailleurs, avant même le grand succès de librairie de ces contes turcs, qui firent tant dans le développement de la vogue orientaliste, la publication en 1812 du *Pèlerinage de Childe Harold*²⁴, le récit poétique de son voyage de jeunesse en Orient, avait préparé le terrain des adhésions philhellènes. Son prodigieux

écho, outre qu'il en fit une matrice de représentations et un répertoire de postures pour toute une génération, annonça la révolution romantique des manières de voyager²⁵. Participant de la dégradation du modèle du « Grand Tour », *Childe Harold*, avec l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, ouvrit le chemin et la mode du grand voyage vers l'Orient. Inventant des itinéraires moins balisés, il fit naître en Europe un puissant désir de contrées lointaines ou mal connues, d'espaces plus sauvages, plus dangereux aussi. Nul doute que, sans *Childe Harold*, l'enthousiasme pour la cause grecque n'eût jamais atteint pareille ampleur. Car, dix ans avant l'insurrection, il avait attaché les yeux de l'Europe au triste sort de la Grèce tout en peignant celle-ci, loin des poncifs néoclassiques, comme un pays fascinant et tragique, profondément exotique, à l'intrigant carrefour de l'Orient et de l'Occident²⁶. C'est ainsi, signalant au cœur du romantisme le besoin d'un horizon autre et d'espaces de liberté, que l'ailleurs grec était né.

C'est dire déjà combien la venue de Byron en Grèce et sa mort à Missolonghi, le 19 avril 1824, firent événement. Il y avait là pour ses contem-

21. George Gordon Byron, *Contes orientaux*, trad. Amédée Pichot, Kimé, 1994.

22. William Henry Humphreys, « Souvenirs de la Grèce », *Revue britannique*, t. VII, 1826, p. 276-292.

23. *Sketches of Modern Greece, illustrative of the leading events of the revolution, by a young English Volunteer in the Greek Service*, Londres, 1828.

24. George Gordon Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold* [1812], dans *Œuvres complètes*, trad. Benjamin Laroche, Paris, 1838.

25. Voir Hervé Mazurel, « La poésie dans la construction d'une histoire culturelle du voyage. Autour du *Pèlerinage de Childe Harold* de Lord Byron », *Sociétés et représentations*, n° 21, Sylvain Venayre (dir.), *Le Siècle du voyage*, avril 2006, p. 193-211.

26. David Roessel, *In Byron's Shadow. Modern Greece in the English and American Imagination*, Oxford University Press, 2002.

porains, Delacroix et Hugo en tête, une aventure parfaite, mêlant exaltation guerrière et rêverie orientale : un aristocrate révolté, épris de liberté et d'exotisme, donnait soudain congé à sa vie de luxe, d'exil et d'ennui pour s'en aller combattre les Turcs et défendre la Grèce, ce pays où il fut jadis si heureux. À son image mythique de vagabond exilé et d'écrivain ténébreux, il joignait le charme magique du poète-guerrier et la légende immaculée du héros libérateur des peuples. Lui qui était las de vivre et cherchait l'occasion de mourir avec style devina qu'avec ce geste décisif il pourrait incarner pleinement son mythe, accordant son œuvre et sa vie²⁷. Et s'il mourut avant même de combattre, sa légende, aussitôt, l'éclipsa. Sa mort en Grèce fit bien de ce guerrier-voyageur le héros le plus parfait de l'âge romantique²⁸.

En ce sens, il ne semble faire aucun doute que la fascination exercée, jusqu'au cœur du xx^e siècle, par ces volontaires philhellènes – pourtant peu nombreux et à l'expérience largement désastreuse²⁹ – s'enracine pour beaucoup, sinon pour l'essentiel, dans la présence parmi eux de ce personnage hautement charismatique et dans le souvenir de son sacrifice pour la Grèce. Retrancher

Byron à cette histoire serait à coup sûr ôter à cette dernière bien de son éclat.

Or, pour l'historien George L. Mosse, l'aventure grecque de Byron et des philhellènes, qui émut tant les contemporains, constitue justement, plus encore que l'expédition de Bonaparte en Égypte ou la campagne de Russie, un marqueur essentiel de l'émergence d'une relation nouvelle entre la guerre et le voyage, laquelle nourrit en profondeur l'ère du « mythe de la guerre ». Soit la période de sacralisation de l'expérience de guerre qu'ouvrirent en Occident les conflits de la Révolution et de l'Empire et que vinrent clore seulement les effroyables hécatombes des deux guerres mondiales. Ainsi se trouve décrit l'apport des philhellènes au mythe :

La guerre comme voyage, comme exploration des contrées lointaines – bref, l'attrait de l'exotisme – était un facteur nouveau qui formerait un élément mineur du mythe, lequel se parerait également des couleurs du drame, fût-ce en l'absence d'une personnalité aussi spectaculaire [que Lord Byron].³⁰

Le propos de George L. Mosse n'est certainement pas de dire ici que l'attrance pour des guerres

27. En témoigne par exemple le poème intitulé *On This Day I Complete My Thirty-Sixth Year*. Cf. Lord Byron, *Poèmes*, trad. Florence Guilhot et Jean-Louis Paul, Allia, 1997, p. 111-115.

28. Stephen Coote, *Byron. The Making of a Myth*, Londres, Bodley Head, 1988.

29. Voir William St. Clair, *That Greece might still be Free. The Philhellenes in the War of Independence*, Oxford University Press, 1972 ; et Hervé Mazurel, *Désirs de guerre et rêves d'ailleurs. La croisade philhellène des volontaires occidentaux de la guerre d'indépendance grecque (1821-1830)*, thèse, Paris-I, 2009.

30. George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, trad. Édith Magyar, Hachette, 2003, p. 40.

menées sur des théâtres lointains ait été absolument nouvelle. Aussi bien le temps des croisés que l'époque des conquistadors regorgent d'héroïques guerriers-voyageurs, dont les récits d'aventures nourrissent maints suiveurs historiques. Mais il est essentiel de souligner l'apparition au début du XIX^e siècle d'une configuration nouvelle : la guerre et le voyage conjuguèrent désormais leurs attraits d'une façon proprement inédite, que les guerres napoléoniennes n'avaient qu'esquissée³¹. Tout d'abord, parce que l'imaginaire et l'exercice de la guerre sont sortis profondément transformés des conflits qui enflammèrent l'Europe entre 1792 et 1815. Songeons seulement à l'émergence de la figure du soldat-citoyen, à l'ampleur inédite des mobilisations, au sacré rédempteur et régénérateur qui entoura alors le fait guerrier, enfin à la beauté et au légendaire héroïques dont la guerre vint se parer pour mieux occulter l'horreur d'innombrables carnages³². Ensuite, parce que le XIX^e siècle va donner également au voyage, à l'exotisme et bientôt à l'aventure des contours eux-mêmes fort nouveaux³³. Et, dans la fabrique de ce nouvel imaginaire, Byron a joué un rôle clef. Pensons, par exemple, au lent glissement qui s'opère alors des codes du voyage classique à

ceux du voyage romantique, lesquels laissent davantage libre cours aux impressions que suggère le paysage et permettent de se vouer plus librement à l'écoute de soi³⁴. Songeons aussi au lent retournement qui commence de s'opérer quant à la figure de l'aventurier, jadis répulsive et stigmatisée, antagonique de celle du héros, qui, peu à peu, se trouva associée à des chaînes d'images plus positives³⁵. De sorte qu'à l'aube du XIX^e siècle, sur fond d'esthétisation romantique de la guerre et de renouvellement des figures du voyage, l'amour du combat et le goût de l'ailleurs trouvèrent à se conjuguer de manière neuve. Et l'aventure philhellène de faire figure de butte-témoin de la combinaison renouvelée de leurs attraits.

Bien conscients que l'absence soudaine de champs de bataille dans l'Europe d'après 1815 et la disparition brutale des mobilisations de masse expliquent pour partie ces nouvelles notes de la guerre et du voyage, tentons d'élargir la perspective. En effet, ne peut-on repérer ici le moment où émerge ce puissant désir de guerres exotiques qui saisit et traversa les peuples d'Occident pendant plus d'un siècle ? Ne doit-on voir dans cette soudaine mise à distance de la guerre

31. Natalie Petiteau, « Les voyages des hommes de la Grande Armée : de la vie militaire aux pratiques de la mobilité géographique », dans Nicolas Bourguinat, Sylvain Venayre, (dir.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal*, Nouveau Monde, 2007, p. 345-363.

32. Outre le livre de Mosse et l'abondante littérature sur la question, voir David A. Bell, *La Première Guerre totale. L'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, trad. Christophe Jaquet, Champ Vallon, 2010.

33. Voir notamment *Sociétés et représentations*, *op. cit.*

34. Alain Corbin, *L'Homme dans le paysage*, Textuel, 2001.

35. Voir Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier, 2002.

l'une des raisons majeures de la multiplication des guerres lointaines orchestrées par les Européens au cours du XIX^e siècle? Autrement dit, l'une des sources profondes d'où jaillit l'impérialisme européen? Car, avant que les Européens ne partent à la conquête du monde au prétexte de motifs politiques – la grandeur et le rayonnement de la nation –, de considérations morales – le « fardeau de l'homme blanc » ou le devoir de civiliser les peuples de couleur –, d'intérêts économiques – la conquête de débouchés et de matières premières – ou de raisons sociales – les colonies comme moyen de se préserver de la guerre civile –, ne fallait-il au préalable qu'ils éprouvent un désir de conquête mêlé à l'appel de l'exotisme?

Après 1815, en tout cas, faire l'expérience de la guerre supposait, pour qui voulait la vivre, la quête voyageuse d'un *ailleurs guerrier*. De même, pour ceux qui se trouvaient brutalement démobilisés, dont la guerre était devenu le métier et qui demeuraient nostalgiques de leur ancienne gloire, seule restait l'émigration guerrière³⁶. C'est ainsi, par exemple, que les guerres d'indépendance nationale d'Amérique latine n'accueillirent pas moins de dix mille officiers et soldats britanniques partis combattre aux côtés de Bolivar et de San Martín, mus autant par la nécessité financière ou l'engagement idéologique que par le désir d'un horizon autre que le

retour en leurs foyer et village d'origine³⁷. Comme d'autres guerres du temps, elles puisaient dans cette vaste population flottante de vieux soldats – en réalité toujours jeunes – qui se mirent à parcourir le monde en quête de conflits où faire valoir leur savoir-faire. Parmi eux, la ligne de partage entre mercenariat et volontariat est souvent confuse; l'historien peine à démêler dans leurs mobiles les parts de l'intérêt et du désintéressement.

Chez ces soldats perdus du premier XIX^e siècle, rien de plus représentatif de ces circulations combattantes que l'itinéraire inouï du philhellène français Maurice Persat³⁸: demi-solde revanchard, fait capitaine durant les Cent-Jours, bientôt recherché pour avoir participé au complot de Sainte-Hélène, il s'embarqua en 1817 pour les États-Unis, rejoignant, après l'échec de l'expérience du Champ d'Asile, des flibustiers français basés au large de la Floride avant de s'en aller peu après combattre avec les insurgés latino-américains contre les Espagnols. Vite déçu, il revint ensuite en Europe, où il participa à l'insurrection napolitaine de 1820, puis s'engagea l'année suivante comme volontaire en Grèce avant de se battre en 1823 aux côtés des Constitutionnels espagnols contre les troupes françaises du duc d'Angoulême. L'année 1824 est celle du retour vers le Nouveau Monde, où un voyage à rebondissements le fait

36. Voir Natalie Petiteau, *Lendemains d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*, La Boutique de l'histoire, 2003.

37. Moises Enriquez Rodriguez, *Freedom's Mercenaries. British Volunteers in the Wars of Independence of Latin America*, Lanham, Hamilton Books, 2006.

38. Maurice Persat, *op. cit.*

participer, au Texas, à des luttes violentes tant contre les Mexicains que contre les Apaches. Revenu en France, condamné à une vie misérable et surveillée, il repart finalement pour la Grèce en 1828 avec l'expédition française en Morée, pleine d'échos de celle d'Égypte. Presque logiquement, il participe ensuite à la prise d'Alger en 1830 et à la conquête de l'Algérie³⁹. Mais laissons là la vie ultérieure, toujours aussi mouvementée, de Persat. Elle dit déjà assez bien l'essentiel : l'apparition après 1815 d'un *nomadisme guerrier* massif et à échelle mondiale parmi les centaines de milliers d'anciens combattants de toutes nations des guerres napoléoniennes.

D'autant que leurs rangs furent largement grossis par ces « enfants du siècle » que l'après-Waterloo priva de conflits où acquérir la connaissance du feu et espérer tutoyer l'héroïsme paternel⁴⁰. À cette génération émasculée manquaient en effet les moyens de prouver son appartenance au « monde des vrais hommes ». De là, des souffrances masculines spécifiques et l'angoisse de dévirilisation qui imprégnaient les années d'après-guerre et alimentaient « le mal du siècle ». A-t-on

d'ailleurs assez vu jusqu'où ce trouble propre au genre masculin était dû aux processus de sortie des guerres napoléoniennes? Rappelons à quel point ces mobilisations militaires d'une ampleur inconnue jusqu'alors – de 1804 à 1814, près de 2 400 000 hommes furent incorporés aux seules armées impériales – ont travaillé en profondeur l'identité masculine, installant l'*ethos* militaire au cœur même de l'idéal de virilité⁴¹. De là encore, la défense de valeurs masculines ayant largement partie liée avec le monde militaire : courage, endurance, fermeté, sang-froid, honneur, sens du sacrifice⁴²... De là aussi, l'esthétique militaire imprégnant les apparences vestimentaires et façonnant les corps : culte de la vigueur et de la pilosité, valorisation des postures redressées, prestige des cicatrices, goût des médailles, des uniformes et des armes⁴³... Autant de signes manifestant l'existence d'un *procès de virilisation*, inauguré par les guerres de la Révolution et de l'Empire et faisant du soldat l'emblème par excellence du masculin. On comprend que l'un des effets majeurs des mobilisations militaires de masse des années 1792-1815 fut d'avoir inscrit l'épreuve du feu comme un rite

39. Voir Marie-Noëlle Bourguet et al. (dir.), *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques/FNRS, 1999.

40. Luigi Mascilli Migliorini, *Le Mythe du héros. France et Italie après la chute de Napoléon*, trad. Laurent Vallance, Nouveau Monde, 2002.

41. Alain Corbin, « “Le sexe en deuil” et l'histoire des femmes », repris dans *id.*, *Le Temps, le désir et l'horreur*, Flammarion, 1998, p. 104.

42. George L. Mosse, *L'Image de l'homme. L'Invention de la virilité moderne*, trad. Michèle Hechter, Pocket, 1999, p. 61-64. Voir aussi Gil Mihaely, *L'Émergence du modèle militaire-viril. Pratiques et représentations masculines en France au XIX^e siècle*, thèse, EHESS, 2004.

43. Byron, sans doute, par ses tenues en Grèce, incarna bientôt la parfaite synthèse de la beauté romantique, celle du dandy-guerrier, mélange de grâce et de vigueur.

de passage obligé à l'âge d'homme. Et qu'en privant les jeunes hommes des moyens de franchir ce seuil, la période de paix qui s'ouvrit en 1815 ne leur permit plus de signifier aussi nettement leur sortie de la jeunesse et leur intégration dans la société des adultes. Dès lors que la guerre avait déserté l'espace occidental, l'expérience combattante proprement dite ne pouvait s'acquérir que sur des théâtres lointains. L'initiation impliquait donc de se porter partout où la guerre était encore présente, soit des contrées lointaines donnant l'occasion aux jeunes d'Occident non seulement de voir du pays, mais également de goûter aux souveraines vertus attribuées au baptême du feu et à l'exploration des marges.

Aussi, s'il est coutume de dire que le XIX^e siècle fut un siècle peu guerrier – l'Europe n'a connu après le congrès de Vienne que de rares conflits relativement circonscrits –, il faut cepen-

dant rappeler qu'il est assurément le siècle qui vit renaître et se propager à la plus large échelle au sein de la population européenne la tentation de la guerre lointaine, dont témoignent ces hommes innombrables qui combattirent sur toutes sortes de théâtres guerriers, aux quatre coins du monde, dans des centaines de petits ou moyens conflits, plus ou moins saillants, plus ou moins obscurs, mais toujours épiques : chemises rouges garibaldiennes en Amérique latine, officiers allemands servant l'Empire ottoman, colons néerlandais en Indonésie, soldats britanniques aux Indes, en Afghanistan, en Afrique du Sud et en Arabie, ou encore militaires français en Morée, en Algérie, au Mexique, en Cochinchine ou au Tonkin... Le sûr est que de Byron à Lawrence d'Arabie, à tout le moins, l'Occident vit naître et s'épanouir un mythe romantique puissant et tenace, celui des « guerriers de l'Ailleurs ».